

L'octocyclette à chtons blancs

Daniel-Louis Beaudoin

Number 64, Summer 1995

L'imaginaire de la science

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13862ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, D.-L. (1995). L'octocyclette à chtons blancs. *Moebius*, (64), 21–28.

L'octocyclette à chtons blancs

Daniel-Louis Beaudoin

À Mordecai Richler

À l'échelle de l'univers, la vie et la mort d'un homme n'ont pratiquement aucun poids. Pourtant, sur terre, la disparition d'un individu particulièrement doué peut parfois déclencher une suite ininterrompue de catastrophes. Ainsi, tous ceux qui avaient connu le professeur Dieudonné Dionne retenaient leur souffle, espérant que les jours pourraient continuer de s'écouler tranquillement, sans trop de secousses, en l'absence du bienfaiteur.

Sur ce personnage exceptionnel, on ne savait que peu de choses. On ignorait tout de sa naissance et des trente premières années de sa vie. La rumeur voulait qu'il ait été formé pendant une douzaine d'années par le célèbre alchimiste Martial Canterel, dans son mystérieux domaine de Locus Solus. Le maître aurait en outre transmis le secret de l'*aqua-micans*, cette substance prodigieuse assouplissant les tissus musculaires et permettant aux êtres purement terrestres de respirer sous l'eau sans contrainte. C'est à partir de cette formule que Dionne allait créer une variété de produits donnant aux humains l'occasion de défier les lois de la physique. Les prodiges qui s'ensuivirent eurent de telles répercussions que la plupart des conflits territoriaux, des guerres religieuses et des injustices en tous genres prirent fin à l'échelle de la planète. De plus, des maladies que l'on croyait incurables disparurent de la surface du globe. Telle était, en effet, l'influence du professeur Dionne.

On n'en savait guère plus sur sa mort que sur sa naissance, mais depuis son départ, on redoutait une recrudescence de la violence et des épidémies. Quelques tueries avaient eu lieu en Afrique, en Amérique latine et en Asie au cours des jours ayant suivi le décès du grand pacificateur. Son brusque trépas laissait le genre humain aux prises avec d'épineux problèmes médicaux et sociaux.

Pour les résoudre, on aurait bien voulu faire appel à l'ingéniosité du prodigieux Martial. Grâce à Khóng-dék-lèn, son félin chauve, Canterel avait autrefois mis au point un ingénieux procédé d'électrisation et fait revivre la tête de Danton, plongée dans un bassin d'*aqua-micans*. Lui seul aurait pu extraire du cerveau de son élève les recettes tant convoitées. On préservait l'encéphale de Dionne dans une banque de tissus cérébraux appartenant au gouvernement fédéral, mais cela ne servait pas à grand-chose. Canterel était mort depuis longtemps. Son suicide, dont la presse parla peu, avait signifié la fin d'une époque remarquable. De surcroît, on ne lui connaissait aucun disciple vivant capable de poursuivre son œuvre.

Pour Dieudonné Dionne, les découvertes scientifiques et alchimiques devaient absolument servir des objectifs humanitaires. Ne trouvant pas dans les politiciens et les fonctionnaires des collaborateurs utiles pour l'amélioration des conditions de vie de ses semblables, il avait mis la science de son maître et la sienne au service de l'amusement collectif. Les parcs d'attractions de tous les pays dépendirent bientôt entièrement des usines Dionne, où l'on fabriquait les plus étonnants manèges. Les fabriques du professeur, qui s'étendaient tout le long de la route 116, entre Longueuil et Saint-Hyacinthe, avaient permis de créer des milliers d'emplois et de résoudre un problème de chômage qui menaçait de faire éclater les structures sociales et économiques dans les années 1990. Toutes les maisons construites le long de la route avaient été déplacées afin de favoriser l'érection des gigantesques forteresses de béton.

Maintenant, ce complexe industriel déployé sur pas moins de cinquante kilomètres était fermé, car seul le célèbre Dieudonné connaissait le juste dosage des agglomérats, des solvants et des oléifères indispensables au fonctionnement de ses incroyables machines. Chaque jour, il faisait jaillir des liquides bouillonnants et colorés dans d'immenses éprouvettes en cristal avant de les expédier aux quatre coins du monde. Ses assistants pouvaient certes

accomplir certaines opérations, mais aucun n'aurait pu réaliser l'ensemble du processus menant à l'obtention des fabuleuses émulsions.

Après les obsèques, les autorités avaient décidé que l'Octocyclette à chtons blancs, l'ultime invention du professeur Dionne, serait l'attraction principale lors des fêtes du cinq centième anniversaire de la ville de Montréal, où l'illustre savant était né. Montréal, cité célèbre pour ses congrès internationaux, ses expositions d'art ancien et moderne et ses festivals de toutes sortes, attendait des citoyens de la province une participation enthousiaste aux festivités. Dans cette métropole orgueilleuse, on avait de longue date, et à grand renfort de taxes, préparé des spectacles, des projections en plein air et des démonstrations en tous genres.

L'Octocyclette du professeur Dionne constituait le clou, la pièce maîtresse de l'immense bazar à ciel ouvert qu'allait devenir la ville pendant deux semaines. Les rues seraient fermées à la circulation automobile et, si le beau temps se mettait de la partie, on vivrait dans la rue jour et nuit dans un bel esprit de convivialité.

Construit à partir de diverses parties de mammifères, le véhicule de chair vive imaginé par l'inventeur fonctionnait à partir des gaz intestinaux du conducteur et se manœuvrait exclusivement avec les pieds, les mains étant occupées par le régulateur de combustion. Une légère chirurgie précédait le branchement dans l'abdomen du tube de pompage que l'on couplait ensuite avec le régulateur. Les matières fécales et les condensés intestinaux du chauffeur étaient immédiatement transformés en combustible grâce à un filtre moléculaire situé à l'embouchure du tube de pompage. Douze canaux d'uranoradium chauffés à blanc, les chtons, assuraient le bon fonctionnement du moteur à huit chevaux, des chevaux sauvages miniaturisés, responsables d'une roue chacun.

Les chtons, ces tubes brûlants, possédaient des vertus curatives. En effet, les vapeurs engendrées par leur intense activité amélioreraient le fonctionnement des voies respiratoires. Finis les bronchites, les toux chroniques, l'hyperventilation et même le simple rhume. De plus, dans l'esprit du professeur Dionne, l'Octocyclette devait nettoyer le sang et

corriger toute irrégularité du système d'élimination. De plus, un réglage adéquat de la sortie des gaz permettrait à l'heureux utilisateur de susciter, grâce à une légère dilatation des pores de son épiderme, une climatisation adaptée aux caprices de la météo, maintenant ainsi dans l'habitable un confort continu.

Chaque organe d'animal utilisé était enduit de finoral, un liquide aux propriétés assouplissantes permettant de donner à la matière, organique ou non, la densité et la forme désirées. Ce philtre oléagineux, l'une des plus merveilleuses inventions de l'histoire humaine, pouvait également servir de carburant pour le chauffage domiciliaire, en plus d'être grandement apprécié sous forme d'hydratant pour la peau parce qu'il maintenait les cellules capillaires en vie et fortifiait le système lymphatique. Chimiquement traité, il rendait inusables toutes les parties du miraculeux appareil.

Au moins huit compagnies pétrolières d'envergure internationale désiraient s'approprier ce fabuleux véhicule, mais la mort prématurée du savant en avait rendu l'acquisition impossible. En effet, le professeur Dionne ne comptait pas d'héritiers et son testament stipulait que le contenu des recherches en cours appartiendrait au gouvernement fédéral à l'instant même de son décès.

Si le professeur avait choisi le fédéral comme principal héritier, c'est parce qu'à une époque où il n'était qu'un obscur bricoleur, la plupart des subventions indispensables à la poursuite de ses travaux lui étaient venues d'organismes canadiens. Il pensait donc avoir une dette de reconnaissance envers Ottawa.

Dans le cadre de son cinq centième anniversaire, Montréal avait obtenu, non sans peine, les droits de fabrication et d'exploitation de l'Octocyclette. L'invention allait contribuer à l'amusement des masses et à l'amélioration de la santé publique. C'était la seule création du professeur Dionne que des ingénieurs de formation conventionnelle pouvaient théoriquement faire fonctionner sans danger. Certes, on ne savait plus produire l'exact alliage qui aurait rendu les chtons blancs aussi efficaces que prévu, mais un concentré d'aluminium recouvert d'amiante semblait constituer un parfait substitut.

Malheureusement, bien que Dionne ait laissé des indications fort précises sur la façon d'assembler sa machine, la recette du finoral, elle, n'existait pas par écrit. Or, pour

que l'Octocyclette apporte aux gens tous les bienfaits annoncés, il fallait qu'elle soit construite en suivant à la lettre le plan de l'inventeur. À travers le monde, on avait souvent tenté d'égaliser le génie du grand Montréalais en criant « Au diable Dionne ! », mais tous les appareils conçus dans cet esprit de compétition propre aux nations conquérantes se révélaient dangereux et peu fiables.

La fermeture des usines avait entraîné des mises à pied massives, plongeant par le fait même toute la province dans le chaos. Les expropriés de la 116 réclamaient maintenant la destruction de ces éléphants blancs. On venait d'annoncer l'annulation permanente et définitive de tous les programmes gouvernementaux visant à secourir les démunis. Dans un mois, les assistés sociaux allaient être impitoyablement largués par l'État. Le mécontentement unanime risquait de tourner à la guerre civile. Pour combattre la morosité, on promettait une mise en service anticipée de l'Octocyclette. On soutenait ainsi l'illusion que le professeur Dionne pourrait, comme d'habitude, fournir une solution à la crise.

Depuis un mois déjà, dans les kiosques répandus aux quatre coins de la ville, on vendait des chandails sur lesquels était imprimée avec une encre fluorescente une représentation de la cicatrice que laissait près du nombril l'opération précédant la première balade avec l'Octocyclette. Sous le dessin, on trouvait une variété de slogans : « Huit roues, tout à l'égout ! », « Pour un sain recyclage du pet, l'Octocyclette ! », etc.

Les festivités allaient bon train, mais on n'avait toujours pas mis en service le fameux véhicule. Les visiteurs mangeaient, buvaient, assistaient à des récitals, visitaient des expositions thématiques ou prenaient part à des lectures de poèmes, pressés d'oublier la situation économique alarmante.

Pendant ce temps, on s'affolait dans les bâtiments gouvernementaux. Les ingénieurs qui, une semaine auparavant, se targuaient de faire fonctionner sans difficulté le complexe engrenage organique, ne pouvaient même plus

garantir la sécurité des utilisateurs. Des recherches intensives étaient menées jour et nuit par les plus illustres penseurs de l'industrie nationale. L'Armée canadienne et la G.R.C. avaient même mis leurs spécialistes à la disposition des autorités montréalaises, la nature explosive de la situation n'ayant pas entièrement échappé aux gouvernants fédéraux.

Les rues de Montréal, où aucune voiture ne pouvait circuler durant les festivités, étaient pleines de promeneurs. On accourait de tous les coins du Québec dans l'attente d'une poussée d'allégresse collective. La douceur du temps incitait les foules à camper dans les parcs. Il régnait partout une agréable atmosphère de commune. Pourtant, on pouvait sentir une certaine nervosité chez les visiteurs.

Au bout de quelques jours, on commença à s'impatienter dans les rues. Les spectacles en plein air ne parvenaient déjà plus à distraire les masses, pas plus que les performances d'acrobates ou les kiosques de peinture corporelle. On se rassemblait plutôt devant la mairie pour réclamer l'Octocyclette.

Des médecins avaient informé les responsables de la fête du fait qu'en l'absence de finoral, la machine serait dangereuse pour la santé des utilisateurs. La pression augmentait d'heure en heure. Pour le moment, le rapport de ces médecins demeurait confidentiel. Un membre des services secrets fit alors remarquer que le sacrifice de certains quidams était peut-être indispensable pour éviter une guerre civile. « Au diable Dionne ! » ajouta-t-il.

Dehors, on avait brisé des vitrines et pillé des commerces. La police contenait difficilement la foule grouillante et de plus en plus enragée. On décida donc de sortir la machine malgré le danger. Dès qu'on plaça le mastodonte noirâtre et crépu sur les rails aménagés pour lui dans le Vieux-Port, des dizaines d'enfants et d'adultes se disputèrent le privilège d'y aboucher leurs intestins.

Au début, on ne fit pas attention aux traces de brûlures que laissait sur la peau le tuyau collecteur. La cicatrice se trouvait, sur la plupart des ventres, auréolée de rougeurs violacées tendant au brun. Ce n'est que lorsqu'un premier enfant s'affaissa, au bout de quelques jours de réjouissances ininterrompues, et que l'on découvrit sur son ventre les marques d'une gangrène prononcée s'étendant à une vitesse phénoménale, que l'on commença à s'inquiéter. Quand le

petit garçon mourut et que d'autres festivaliers se mirent à se trouver mal en pleine rue, l'affolement se répandit comme une traînée de poudre.

Un médecin, questionné par un journaliste aux nouvelles télévisées, mentionna le rapport de ses collègues déconseillant d'utiliser l'amiante et l'aluminium dans les rouages de l'Octocyclette et blâma les politiciens qui avaient choisi de ne pas en tenir compte.

Bientôt, les hôpitaux furent engorgés, leurs couloirs pleins d'agonisants. Soudainement, la ville ressemblait à une zone sinistrée, des êtres affolés courant en tous sens, perdant la raison et écumant les lieux publics avec des cris de hargne et de panique. Après l'état de grâce des jours précédents, on dut se résoudre à déclarer l'état d'urgence. On mourait partout et des cadavres s'empilaient aux coins des rues, non loin des centres hospitaliers et des cliniques.

Des incendies se déclaraient et des coups de feu retentissaient. La rage s'empara même des citoyens qui n'avaient pas utilisé l'infamante invention. Plusieurs policiers dont les enfants et les proches s'étaient branchés sur le mortel appareil se tournèrent contre leurs supérieurs et contribuèrent activement au chaos. On prit d'assaut la mairie. Toutes les personnes y travaillant, y compris le maire et les conseillers, furent lynchées, ou pire...

On détruisait tout, tuant sans discernement et sans discrimination. Les artères montréalaises se mirent à déverser du sang dans le fleuve Saint-Laurent et celui-ci prit une teinte résolument pourpre. On sut avant longtemps que des vagues de violence submergeaient la province entière et qu'on exécutait partout les gouvernants, les administrateurs et les policiers sur lesquels on parvenait à mettre la main. Si l'on ne déclenchait pas bientôt une action radicale, ce vent d'hystérie risquait de franchir les frontières et d'avoir les plus épouvantables conséquences pour l'humanité. D'ailleurs, avant longtemps, de l'Atlantique au Pacifique, les citoyens se sentirent justifiés d'assassiner les francophones, boucs émissaires commodes du marasme.

Un appétit sans bornes de sang et de tripes poussait les individus les plus pacifiques à jouer du couteau, de la hache, de la tronçonneuse, du pistolet. On violait, pendait, démembrait, brûlait toute personne soupçonnée de francophilie. À côté de cette hécatombe, le massacre de la Saint-Barthélemy faisait figure de comédie burlesque. Des édifices

s'écroulaient à tout moment, vaincus par les flammes, et on n'y voyait plus très clair alors que le soleil se couchait sur un territoire dévasté.

À Ottawa, on hésitait à intervenir, constatant avec un opportunisme de circonstance que les Québécois, ces éternels récalcitrants, étaient sur le point de s'autodétruire, et ce, grâce à l'extrême incompetence de leurs propres élus. En fait, on se retenait à grand-peine de se frotter les mains. On n'enverrait l'armée qu'à la dernière minute, quand il ne resterait plus qu'à nettoyer les dégâts.

Le long de la frontière, les soldats américains ne savaient trop quelle attitude adopter alors qu'on les déployait pour observer l'événement. L'ONU songeait à envoyer des Casques bleus rwandais et somaliens pour rétablir l'ordre, mais des considérations budgétaires retardaient la décision.

La force internationale d'intervention que les Nations unies finirent par rassembler après des semaines et des semaines de délibérations trouva tout de suite le moyen de se rendre utile. On installa les troupes dans le Grand Nord pour protéger les centrales hydroélectriques contre les autochtones.

Après la disparition du dernier «frog», le territoire québécois fut donné en partage à l'Ontario et au Nouveau-Brunswick, et l'unité canadienne «coast to coast» devint réalité pour la toute première fois. La rumeur veut que certains soldats anglo-saxons aient eux-mêmes éliminé les derniers Québécois, non sans les avoir d'abord torturés, cette procédure faisant partie du protocole des interventions humanitaires parrainées par l'ONU depuis 1992.

Dès la fin des hostilités, un réputé prosateur anglophone s'empressa de célébrer, dans les pages d'une importante revue américaine, les faits d'armes des légions terre-neuviennes durant «l'inexplicable rébellion des *french pea soups*». Il affirma en outre qu'avec la disparition de ce peuple maudit, le germe de l'intolérance et du racisme avait été anéanti une fois pour toutes.